

Aveux de décès

(Ceci est la version PDF d'un texte mis en ligne sur www.grignotages.com)

1.

Palpatine a reçu un coup de fil,
sa tante était en réanimation suite à un nouvel arrêt cardiaque.
J'ai repensé à la Pitié Salpêtrière, où nous lui avons rendu visite il y a quelques années.
Le 14 juillet a défilé à la télévision,
l'écran du téléphone de Palpatine s'est lézardé sur le passage des hélicoptères,
sa tante est morte.

Tu veux que je vienne ?

Je n'avais pas fait le déplacement dans le Sud pour sa grand-mère,
ni pour son grand-père.
Sa grand-mère était déjà partie depuis longtemps lorsqu'elle est morte,
je ne l'aurai jamais connue sans Alzheimer.
Son grand-père, c'était moins attendu, mais cela restait encore dans l'ordre des choses.
Il m'était sympathique même si je ne comprenais pas toujours ce qu'il disait. (La réciproque devait
être vraie : on n'est pas des pro de l'articulation, Palpatine et moi.)
C'était dans l'ordre des choses, à l'inacceptable près.
Sa tante, non.
Ce n'était plus dans l'ordre des choses.

Tu veux que je vienne ?

Ma venue n'avait de sens que si Palpatine voulait ma présence comme soutien. Avec lui, ce n'est
jamais clair.

Viens si tu veux,

ça te fera une répétition,

ça va être un enterrement de première classe, il y aura de l'orgue.

Sa tante jouait de l'orgue,
c'était la musicienne de la famille, celle par qui Palpatine s'est trouvé introduit à la musique, à l'art,
celle à qui on l'a comparé :

tu as hérité ça de ta tante.

Ils se sont démenés, toute la famille, pour trouver un organiste qui pouvait jouer au pied levé, en
semaine.

Il n'y avait personne.

C'est le vieil organiste aveugle dont elle avait repris la chaire qui a joué pour son enterrement.

La maman de Palpatine a loué un appartement pour que tout le monde soit à l'heure à la
cérémonie.

On a dîné avec les orphelins, dans leur maison où j'étais déjà venue.

Je n'en connais que le rez-de-chaussée,

la litière du chat dans les toilettes,

la cuisine où l'on se faufile pour se laver les mains et rapporter les plats,

le salon avec le piano, l'orgue de répétition, tous les livres,

une partition ouverte, à l'étude.

C'est tranquille et plein de vie lorsque l'on dîne tous ensemble, dehors, dans le jardin, pas nombreux pourtant.

La conversation m'étonne par son prosaïsme.

Il n'y a pas encore de place pour le chagrin, seulement pour l'organisation, l'heure, les tenues.

Il est encore temps d'aller acheter des habits, la maman de Palpatine propose à plusieurs reprises,

elle insiste,

l'orpheline tient bon,

pourquoi faire des habits qu'elle brûlerait ensuite,

elle veut ses affaires habituelles,

où le noir n'a pas le droit de cité.

On parle d'autre chose,

du pain du fromage,

des végétariens qui cassent les pieds (elle, moi),

des tomates aussi, dont elle n'aime pas la peau,

sa mère enlevait toujours la peau, tatie,

tatie trouve que ça va bien,

elle veut bien le chagrin de sa nièce mais pas éplucher les tomates.

Tatie prend tout en main,

l'organisation,

le dîner,

les avant-bras qu'elle ne cesse d'attraper,

une casserole, une poêle,

non, pas celle-là, celle-là c'est pour les crêpes,

proteste l'orpheline,

et la mère de Palpatine ne comprend pas,

ça cuit pareil,

et l'orpheline se crispe, celle-là c'est pour les crêpes,

maman utilise toujours celle-là, *utilisait*,

et la mère de Palpatine ne comprend pas,

ce qu'elle est compliquée cette gamine-là,

même si elle le dit en riant, parce que ce n'est pas le moment.

Elle ne comprend pas que la crêpière et la peau des tomates, c'est pareil,

l'orpheline veut bien enterrer sa mère demain à condition qu'on ne l'efface pas,

qu'on garde tout d'elle, de sa vie, à défaut de sa présence,

la crêpière pour les crêpes, les tomates sans peau,

et la maison,

hors de question de la vendre.

Je sens les tensions affleurer,

et je trouve ça étrange que la maman de Plapatine ne voit pas ça,

alors que ça crève les yeux, qu'elle voudrait tant les aider,

les trois orphelins.

L'orpheline, la plus jeune et la plus véhémence, vient d'avoir le bac.

Elle sort tout juste de l'adolescence, vécue en crise majeure,

et s'apprêtait à rattraper le temps perdu avec sa mère,

qui entamait tout juste sa retraite.

Ironie tragique,

l'orpheline devient

l'Antigone au sweat jaune
(comme la Jeune Epouse prend ses majuscules dans le roman d'Alessandra Baricco).

L'Aîné, lui, a le chagrin rouge,
comme les fumeurs ont les doigts jaunes.
Ce ne sont pas les yeux, ce sont les paupières
bombées comme le crâne rasé,
enfoncées dans les cavités oculaires
par le sommeil qui probablement s'est fait la malle.
C'est quelque chose de sanguin sous les décisions raisonnables,
décisions qu'il est le seul à même de prendre,
lui l'Aîné,
déjà marié,
déjà divorcé,
déjà père d'une enfant,
de déjà presque dix ans (ou dix ans passés ?),
tellement belle avec sa peau brunie au soleil
qu'elle porte le deuil en blanc,
ne le porte pas, en vérité, le déporte,
un pas de côté,
et le bras de son père, sous la protection duquel elle était venue se mettre, ne la retient pas.
Trop jeune pour être dévastée, trop âgée pour vraiment jouer en pareilles circonstances,
elle erre d'un parent à l'autre,
de son père, rejoint par sa nouvelle compagne,
à sa mère, bouleversée par la mort de son ex-belle-mère -
l'Aînée ne pensait pas que son ex-femme serait à ce point affectée,
il est surpris, touché peut-être, c'est à n'y rien comprendre,
il n'a pas la force de comprendre, il constate, c'est tout.
Contrairement à son frère et sa soeur, l'Aîné a déjà sa vie,
et l'on pourrait se dire que c'est déjà ça,
mais c'est encore ça qui se rajoute :
il avait sa vie et se trouve à présent chargé de celles de sa fratrie.

À sa sœur, qui n'est pas encore lancée dans la vie,
s'ajoute le benjamin, qui n'a jamais pu y être que balancé.
C'est le génie de la famille,
génie mathématique qui porte les cheveux longs et libres à la Molière,
une moustache d'adolescent qui ne s'est pas souvent rasé,
et une chemise un peu large un peu froissée.
Le Génie a le chagrin blanc,
comme le blanc qui baigne son œil vif,
et ses dents toujours prêtes à se découvrir en sourire ou rire maigrelet, mi-riant mi-gêné,
le chagrin entièrement rentré.
Le Génie est un Bartelby de l'émotion,
laquelle se manifeste uniquement sous la forme d'une certaine raideur,
une réticence à voir comme à pleurer.
De même que j'admire l'Aîné qui engloutit le sanguin sous la tendresse,
et l'Antigone au sweat jaune qui se dresse contre la disparition,
j'admire le Génie qui sait ce qu'il lui faut, ce qu'il peut encaisser,
et imposer sa volonté de ne pas

sans blesser ni transiger.

Il reste dans la voiture quand l'Aîné et l'Antigone au sweat jaune entrent dans la chambre mortuaire, consent à sortir sur le parking quand le temps se fait long, mais fait volte-face et repart d'un pas décidé lorsque le cercueil amorce sa sortie.

A l'église, il ne reste pas aux côtés de ce qu'il lui reste de famille, mais assiste à la cérémonie depuis les hauteurs de l'orgue, derrière un rempart de pierre et de hauteur, la distance nécessaire, sans doute, pour que l'émotion puisse être absorbée toute entière dans les vibrations de l'orgue.

À la sortie, sa tante lui attrape le bras, et comme à chaque fois, il se raidit mais se laisse faire, abandonne son bras mort à sa tante qui s'obstine à lui prodiguer une affection qui le paralyse ; il en rit s'il peut, et récupère son bras dès qu'il le peut.

Tu veux monter avec maman ?

Le Génie regarde sa tante sans comprendre, interloqué, de qui peut-elle vouloir parler, sa mère est morte, alors Tatie reformule, veut-il faire le trajet jusqu'au cimetière dans le corbillard avec sa sœur ? Surtout pas.

Au cimetière, il tourne résolument le dos au cercueil lors de la mise en terre, et c'est à nous tous qu'il fait face, qu'il expose notre déni, dont il a lui le courage.

Le matin de la cérémonie, la sœur de Palpatine et son mari sont déjà prêts lorsque nous sortons de la chambre pour nous doucher.

Je me prépare vite et Plapatine suit.

Ses parents, dans la location d'à côté, sont là avant l'heure dite.

Sa mère le houspille,

extrait des pains au lait d'un grand emballage en plastique,

et on avale ça comme ça,

debout, assis ou une fesse contre le plan de travail,

dans nos habits noirs,

on plaisante ou on n'ose pas trop ;

la nièce de Palpatine, gardée par ses autres grand-parents,

incarne ce jour la neutralité parfaite de la conversation,

alors qu'elle n'est pas là,

et que ses parents sont pour ce jour enfants, sa mère cousine des orphelins et nièce de la disparue.

Je n'avais pas pensé que l'Aîné, l'Antigone au sweat jaune et le Génie étaient orphelins,

que la mère de Palpatine prendrait tout en main,

et que je me retrouverais ainsi intégrée à la famille proche,

avec eux jusqu'à la morgue,

aux premiers rangs de l'église,

juste derrière le cercueil,

avec ma robe noire en T-shirt pas classe,

et des baskets qui auraient dû rester dans mon sac à dos,

où sont restées les sandales plus élégantes que j'avais prévues
sans prévoir le temps.
J'étais gênée d'être là,
de prendre de la place là où aurait du s'épancher leur chagrin,
et je ne suis jamais restée si proche, si collée à Palpatine,
le bras autour de sa taille ou dans son dos,
inamovible et souple,
pour ne pas perdre le contact sans heurter les déplacements,
une main qui reste là à ne pas savoir quoi faire,
et se donne l'illusion de réconforter,
alors que c'est probablement elle qui vient chercher le réconfort.

A l'église, j'étais assise à quelques mètres à peine du cercueil,
et je pouvais voir,
j'ai régulièrement regardé,
la photo de la tante de Palpatine, posée sur le cercueil.
C'est un portrait,
elle sourit en robe jaune,
et moi qui l'ai rarement vue, je l'ai vue dans cette robe jaune,
chez les parents de Palpatine puis au mariage de leur fille,
je l'ai vue rire, la main sur son appareil de mesure diabétique comme sur un paquet de clope,
je la revois, la r'entraperçois dans la voiture en allant à la plage avec l'Aîné, alors que Palpatine
rendait visite à son grand-père à l'hôpital,
puis au troquet où nous avons pris des glaces,
et je ne sais pas pourquoi, ce moment où j'ai été en sa compagnie sans Palpatine me la rend plus
réelle,
la plante comme personnage dont le seul rôle n'est pas de constituer le décor de la famille-de-
Palpatine.
Je regarde le portrait en robe jaune,
le cercueil où elle est posée
l'Antigone au sweat jaune,
maintenant à la tribune,
et le lien ne se fait pas, je ne peux pas,
l'intérieur de moi est déjà noué et je résiste à des larmes qui ne sont pas les miennes,
des larmes qui tout autour de moi sont ou ne sont pas versées,
mais l'Antigone au sweat jaune parle de sa mère,
parle à sa mère,
*quand on était dans l'ambulance et que je te disais, ça va aller, ça va aller, ce que je voulais dire, en vrai, c'était je
t'aime, maman,*
elle retrace sa vie à grands traits,
tu étais extraordinaire,
parle d'elle,
d'elles,
et en même temps, tu étais une personne très ordinaire,
qui oubliait, égarait les choses ;
l'Antigone au sweat jaune n'oublie, n'omet aucun défaut,
sinon ce ne serait déjà plus sa mère.
J'essaye de ne pas penser que la mienne a le même âge,
j'essaye de ne surtout pas me mettre à sa place,
mais sa voix,

qui s'emplit d'émotion,
sa détermination pour ne pas la laisser se briser,
ce discours magnifique,
et l'effet qu'il produit sur Palpatine à côté de moi,
tout ça me traverse,
et même en me retenant,
j'ai la gorge tellement nouée,
de tant de beauté, d'amour, d'humanité, de lumière, de foi, appelez ça comme vous voulez,
que ça déborde au coin des yeux.
Sans ressentir moi-même aucun chagrin,
en me laissant seulement traverser par celui des autres,
je suis à l'unisson, à l'unipeurs,
et la vie ce jour-là plus encore que la mort me bouleverse.

Je comprends qu'on est tous là les uns pour les autres,
à former une chaîne où l'onde d'émotion puisse diminuer en se propageant ;
je revois Palpatine sortir défait de la chambre mortuaire,
effaçant sa souffrance derrière celle de ceux qui l'ont plus vive encore,
ils dégustent, les cousins,
et je comprends confusément que je suis là pour lui,
comme lui l'est pour ses cousins,
et que peut-être, à n'éprouver aucun chagrin,
je peux en absorber pour que lui puis eux absorbent le choc.
Du vitrail au fond de mon champ de vision,
je ne vois plus que les mains se détachant des étoffes vertes,
sans avoir à qui elles appartiennent
ou qui elles soutiennent,
je ne distingue pas la composition,
je ne vois plus que ce qui circule de main à épaule.

Je comprends que l'enterrement, c'est pour les vivants,
et j'en veux au prêtre de ne pas passer outre l'athéisme de la famille,
de l'Antigone au sweat jaune, qui ne voulait pas de messe,
juste l'orgue de l'église, l'orgue de sa mère.
L'église n'est pas une salle des fêtes,
c'est une messe ou rien,
alors c'est une messe,
pour la musique, l'orgue, le souvenir,
pour le chœur à qui la défunte faisait chorale chaque semaine.
La plupart des gens connaissent la liturgie,
savent d'avance quand ils faut se lever et s'asseoir,
et n'ont pas à se demander s'il convient ou non de faire du playback.
Je reste aux côtés de la famille athée
pour ne pas dire anticléricale,
et je regarde les gens défilier pour lancer des gouttelettes sur le cercueil,
je me demande quel sens ça a de faire des gouttelettes
quand on ne penserait jamais à *faire des gouttelettes*,
qu'on bénit seulement.
Moi qui suis plus athée qu'anticléricale,
et même moins athée qu'agnostique,

élevée par une mère qui a comme la nostalgie de ne pas avoir la foi,
qui m'a proposé petite d'aller au cathé mais n'a pas insisté quand j'ai refusé
(c'était en même temps que la danse),
l'inconfort de cette messe me fait ressentir la violence voilée de la religion qui,
prenant davantage soin des âmes que des corps meurtris,
des morts que des vivants,
dessine la domination de l'institution qui a régné avec les rois,
et mis les gens au pas, sous couvert d'humilité.
J'imagine que l'entrave peut donner un sentiment de sécurité,
et qu'avec la foi, une messe d'enterrement peut être d'un réel réconfort,
mais le prêtre aurait pu éviter de commencer la cérémonie
avec ses joies, gloire, alléluia, la défunte est réunie avec dieu.
J'ai oublié la formulation exacte mais elle m'a choquée,
et a plus tard choqué l'amie croyante et pratiquante à qui je l'ai rapportée.
Pourquoi mettre l'accent sur la célébration quand l'assemblée a avant tout besoin de consolation ?
J'ai trouvé ça mesquin de la part du prêtre,
un scud d'adolescent vexé qu'on ait porté atteinte par indifférence
à sa messe, ses petits rituels, son dieu,
sa religion,
dont je me faisais une idée plus haute,
et qui faisait tellement mesquine à côté des mots prosaïques gonflés d'amour
de l'Antigone au sweat jaune.

Au Christ, je préfère sans hésiter les figures mythologiques,
et il y a deux dieux grecs, d'ailleurs, sur le parvis, à la sortie de l'église,
amis de l'Aîné,
des jumeaux beaux comme pas possible, les traits fins, les mâchoires et pommettes puissantes,
des colosses dont le visage aurait été sculpté-taillé-érodé par la mer Egée.
Les dieux grecs mangent des pains au lait avec les mortels endeuillés,
on mange tous des pains au lait dans le jardin de la défunte,
fourrés de tout un tas de choses par rapport à ceux du matin,
et ça fait redescendre l'émotion de chercher les pains au lait au fromage de chèvre,
non merci, pas ceux au pâté,
le Génie parle de sa thèse avec quelqu'un capable d'en comprendre les grandes lignes,
il est rôdé à l'exercice,
un des deux dieux grecs m'adresse la parole et je bafouille parce qu'une telle puissance de beauté me
fait bafouiller,
encore un petit pain au lait,
l'Antigone au sweat jaune est entourée de ses amis,
je voudrais lui dire au moment de prendre congé combien son discours était beau,
mais nous nous connaissons à peine,
qui voudrait recevoir le prix d'un jury inconnu,
ce n'est pas un concours de rhétorique,
alors je ne dis rien,
je dis au revoir,
et dans mon dos, j'entends
c'est la femme de mon cousin,
et ça me fait plaisir, bizarrement, cet emploi mi-populaire mi-erroné.

On prend congé de l'Aîné.
Il est poli, mais ce n'est pas une formule de politesse quand il dit
merci d'être venu,
tout sourire triste est bon à prendre.

Dans le RER du retour,
la gorge se dénoue, et on reprend tout
sous l'angle de l'analyse, l'angle qui apaise en faisant sortir de l'émotion,
on se dit la cérémonie,
le comportement des uns et des autres,
la famille, l'orgue, le religieux et l'athéisme.
J'aurais presque envie de me lancer dans un business d'enterrement laïque,
c'est bizarre, mais je ne trouve plus ça glauque, tout d'un coup,
on pourrait louer de grandes salles lumineuses,
entendre de l'orgue même si le défunt n'était pas organiste,
et il n'y aurait pas à se déplacer d'un lieu à l'autre,
la réception pourrait avoir lieu au même endroit que la cérémonie,
et on ne criserait pas de ne pas trouver où se garer parce que tous les parkings de la ville sont
complets,
on n'aurait pas à subir la réjouissance d'un prêtre,
ni un pauvre discours composé comme un texte à trou.
Cela existe déjà en réalité,
mais il y a une réelle difficulté à pallier le religieux dans cet aspect-là de la vie,
quand elle continue alors qu'elle s'est arrêtée,
et des souvenirs d'*Une belle fin* viennent me hanter,
je revois ses boîtes de thon et ses homélies solitaires,
ses hommages maladroits mais sincères à des défunts qu'il ne connaissait pas,
je comprends soudain le personnage,
l'idée saugrenue me traverse l'esprit que je pourrais assister de loin à l'enterrement d'inconnus,
tant je suis shootée à l'émotion,
la gorge serrée pendant un temps infini,
le cœur en passoire,
j'ai l'impression d'avoir été branchée en direct sur le canal du vivant,
auquel je ne me raccordais jusqu'alors qu'en dérivation.
Je suis shootée à l'intensité du moment,
qui me jette dans une tendresse infinie, comme besoin et comme intention,
c'est donc cela Eros-Thanatos,
même si je ne me jette pas sur Palpatine,
même s'il doit repartir dans Paris signer un contrat,
et que je dois ne plus le sentir sous mes doigts,
ce serait donc ça la mort qui donne sens à la vie,
je suis tellement shootée à cette intensité
que je pourrais sacrifier encore quelque mort pour la revivre,
dieu me garde seulement d'éprouver le chagrin qui l'accompagne,

mais ce n'est pas comme ça que ça marche,

laissez-moi croire que si,

aussi longtemps que possible.

(Quant j'étais enfant, je priais pour que mes parents ne meurent jamais.)

2.

Le 6 août, c'est mon anniversaire,
Palpatine m'emmène manger de la terrine de maquereau dans un restaurant presque désert,
il pleut autour de mes sandales en sortant.
Il s'est arrêté de pleuvoir pour le dîner,
avec Mum, cette fois-ci,
on parle, on parle,
entre deux bouchées de caviar d'aubergines et de chaussons aux épinards,
qu'on apprécie à grand renfort d'exclamations,
elle n'en manque aucune et pourtant
semble en-deça d'un demi-ton,
la fatigue, je me dis ; elle travaille beaucoup.
Plus tard, en fin de soirée, nous sommes assises sur mon canapé,
nous avons bu nos tisanes,
déballé les cadeaux,
installé la belle ampoule à filament qu'elle m'a offerte,
elle me dit,
il faut que je te dise :
papi est mort cet après-midi.

Elle aurait dû me dire,
et elle proteste,
on frôle la crise de petite fille,
je voulais que tu aies un anniversaire quand même,
la voix déraile,
et j'entends qu'il fallait au moins ça, qu'il n'aurait pas fallu lui retirer ça,
je me retrouve plus de dix ans en arrière, lorsqu'elle avait ses chimio,
et qu'il ne fallait pas la considérer comme une malade,
même ratatinée par la douleur, non, elle refusait,
comme elle refuse aujourd'hui de ne pas célébrer une année de plus
quand le décompte pour son père s'est arrêté.

Son train est réservé pour le lendemain matin,
elle rejoint ma tante qui a sauté le soir même dans l'avion.
Ma cousine et moi les rejoignons quelques jours plus tard pour l'enterrement,
(on dit enterrement même si c'est une crémation).
Le trajet en voiture est infini,
malgré la vitesse inconsidérée à laquelle on roule,
je vois les panneaux à 90 et le compteur à 130,
le compteur à 160 et les panneaux à 130,
j'ai la frousse,
ce serait bête de mourir en allant enterrer son grand-père,
mais je ne dis rien,

me fais seulement la promesse que si jamais on arrive entiers,
plus jamais je ne remonte en voiture avec le mari de ma tante – adorable au demeurant.

Sur place, il y a mille choses à faire
et rien, nous sommes trop nombreux,
on ne tient pas tous dans l'appartement de vacances,
il faut aller dormir dans la maison de mon arrière-grand-mère, dans l'arrière-pays.
Les rythmes des uns et des autres s'entrechoquent,
ma tante et ma cousine brusques,
ma mère, moi et ma grand-mère trop lentes pour elles,
personne n'a de patience,
ma grand-mère veut manger, on a dépassé l'heure du dîner, elle a faim,
elle réclame sur le ton d'un caprice d'enfant,
ma mère en a assez de préparer à manger pour toute la smala
ou même d'y penser, car il faut penser à tout,
les pompes funèbres, les courses, prévenir les gens,
les assurances, la sécurité sociale, la caisse de retraite, l'opérateur téléphonique, la banque...
La banque surtout fait criser dans les jours qui suivent,
il n'y a pas même de quoi payer l'enterrement alors qu'*ils ont les moyens*,
c'est quoi cette gestion,
ma grand-mère n'est au courant de rien,
c'est la division du travail à l'ancienne : elle à la cuisine, lui aux comptes.
Ma mère essaye de tout reprendre,
à commencer par son calme,
et les mots de passe, les identifiants,
rédiger quelques mots pour la cérémonie, qui s'en charge ?
Personne ne sait quoi dire, personne ne veut s'y coller,
mentalement j'essaye et je ne trouve rien,
qu'est-ce qu'il aimait au juste à part la crème de marron et les mille-feuilles ?
les chichis, aussi, mais ça ne suffit pas,
heureusement son cousin veut bien s'en charger,
nous lui en sommes tous gréé.

Pour mon anniversaire, ma tante m'offre le hérisson en peluche
que je m'étais retenue d'acheter à mon précédent passage,
31 ans, ce n'est pas sérieux.
J'hésite à l'appeler Gaston ou Émilien,
et le baptise de mes larmes, le soir, dans un lit qui n'est pas le mien.
L'angoisse supplée à merveille au chagrin.
Je n'avais pas de lien particulier avec mon grand-père,
j'ai beau chercher, je ne vois pas ce que j'ai partagé avec lui
sinon les repas de famille qu'il ponctuait de rires-grelots ou de gueulantes
quand son araignée au plafond se retournait (c'est l'expression qu'on employait).
Il était soupe au lait,
et prompt à partir dans des fureurs que lui seul comprenait,
qui probablement n'avaient rien à voir avec le prétexte les faisant surgir :
on est cocotte-minute de génération en génération, dans cette famille.
Autruche aussi :
ma grand-mère se plaint qu'on ne lui avait pas dit qu'il pouvait mourir,
à quatre-vingt ans passés, avec un rein en phase terminale et les forces qui manifestement le

quittaient.

On disait *faire une sieste, dormir* : en vérité, il était alité.

Ce n'est pas vraiment du chagrin,
je suis presque désolée de ne pas en éprouver,
c'est autre chose.

Une angoisse égoïste, latente,

quant à la vie qui passe à toute allure sans que je réussisse à rien en faire.

C'est ne plus savoir ce qui compte,

hormis le fait d'être là, dans les bras les uns des autres,

sauf qu'on ne peut pas rester toute notre vie planté à ne rien faire,

il faut bien se décoller,

faire, voir, éprouver des choses pour ensuite les partager,

et qu'est-ce qui compte à ce jeu-là ?

Comment fait-on pour se projeter, pour que l'enthousiasme ne tombe pas là à nos pieds,

sous nos bras débiles, bras ballants,

parce qu'on se sera projeté trop loin le coup d'avant,

et qu'on aura aperçu la ligne d'horizon, où personne ne veut arriver ?

C'est quoi le sens de la vie quand un décès nous rappelle qu'on se dirige tous vers la mort ?

C'est quelque chose de cet ordre-là,

de ce désordre-là,

qui, le soir venu, me fait serrer Émilien le hérisson comme si j'avais trois ans et un doudou,

qui, le jour venu, me déborde dans les larmes.

Ma mère et d'autres ont les yeux embués, mais je suis la seule à pleurer,

à pleurer salement, à pleurer-moucher de la morve,

sans comprendre pourquoi,

à usurper un chagrin que je n'éprouve pas.

La cérémonie n'était pas triste pourtant,

ma mère en était heureuse et elle avait raison.

L'heure approchant, on s'est toutes préparées et l'effervescence avait un air de fête.

On aurait aussi bien pu réveillonner

(en pleine journée, à la mi-août, certes)

avec nos belles robes noires ou bleues dépareillées,

Mum adorable et pimpante dans sa robe corolle,

sa sœur en femme du Sud qui ferait de la pub pour Gucci,

ma cousine et moi moins habillées mais dans le ton quand même.

Nous avons pris la voiture pour nous rendre à la cérémonie,

et nous sommes enfoncés dans une zone industrielle

glauque comme seules les zones industrielles savent l'être.

C'est vraiment là, au milieu des hangars, carcasses d'engins et poubelle,

qu'on allait incinérer mon grand-père ?

On a tourné à gauche à un moment et derrière une déchetterie est apparu un espace dégagé,
serein, presque.

La grande salle dans laquelle nous sommes entrés a été un soulagement,

immense sous plafond et lumineuse malgré ses fenêtres meurtrières

(mieux vaut ne pas voir grand-chose des environs).

Une femme dont je n'ai pas compris le titre exact, une bénévole religieuse,

a conduit la cérémonie avec une infinie douceur,
faisant tout pour mettre à l'aise ceux d'entre nous qui n'avaient pas le bagage religieux.
Le cousin de mon grand-père a prononcé un joli discours,
un peu lyrique peut-être,
mais nous lui étions tous reconnaissants de nous rendre en plein
un grand-père que nous ne parvenions à décrire qu'en creux,
d'avoir trouvé dans cette absence de caractéristiques
sa caractéristique essentielle : c'était *un honnête homme*.
Discret, pudique, aimant.
Un honnête homme.

Mum avait raison : c'était beau plus que triste.
Seulement sur le moment il y a
la lumière que, comme les Grecs de l'Antiquité, il ne voit plus
et que je vois à travers la meurtrière,
le cercueil dans lequel je ne parviens pas à le faire rentrer,
la bougie qui brûle dessus, qu'on nous remet ensuite lors du départ du cercueil,
c'est l'expression du maître de cérémonie,
le départ du cercueil :
les portes devant lesquelles il était placé s'ouvrent grand
et des gens viennent le faire rouler,
coup de théâtre et chariot de supermarché ;
ça pourrait encore aller mais le personnel s'emploie à fermer les portes,
un battant après l'autre,
et alors c'est l'irréremédiable,
l'absence,
et ce n'est rien,
c'est peut-être le pire.

Je pensais qu'on disait « il a disparu » pour « il est mort »
et je détestais l'euphémisme,
mais je découvre que l'expression est exacte :
on oublie à tout instant que l'absent est mort,
on s'attend à le voir surgir de la pièce d'à côté
et nous demander pourquoi on fait des têtes d'enterrement.
Il a disparu,
perpétuellement dans la pièce d'à côté,
et celle à côté de l'à côté lorsqu'on s'y rend.

Mon arrière-grand-mère paternelle avait en son temps si bien disparu que,
quelques mois plus tard,
je l'avais spontanément comptée sur mes doigts en prévoyant le nombre de cartes postales à acheter.
Ma mère, en m'entendant, avait eu l'air horrifiée,
mais mamie de Bourges est morte,
ah oui, c'est vrai, *j'avais oublié*.

Pour mamie de Bourges et pour papi Jean, j'étais encore jeune,
jugée trop jeune en tous cas pour assister à l'enterrement.
Le premier auquel je me suis rendue a été celui de la tante de Palpatine.

Le premier décès que j'ai réellement vécu dans ma famille a été celui de mon grand-père maternel.
Je savais que les civilisations étaient mortelles, mais je ne le savais pas de ma famille,
c'était abstrait.
Cet été, ma famille est devenue mortelle.

Après l'enterrement
et le pain surprise qui a suivi,
nous n'avions plus qu'une idée :
aller nous baigner,
rincer les tensions dans la mer
puis le sel sous la douche.

Quelques jours plus tard, nous sommes retournées au funérarium
chercher les cendres.
Un homme un peu rond, un peu costaud, pas très grand,
un homme du Midi tel qu'on en voit sur les marchés et les bouledromes,
qu'on imagine bien apostropher le voisin pour lui offrir une petite goutte de pastis,
sanglotait contre un mur
sans lequel il se serait sans doute effondré -
il l'était déjà,
l'ami qui le soutenait le savait bien,
on le savait nous aussi sans le connaître,
et à l'âge des gens autour en noir,
on s'est dit
un père.
Nous sommes passées rapidement,
par pudeur, je parie que nous nous sommes dit, alors qu'on veut surtout s'écarter du malheur,
le vrai malheur,
celui qui n'est pas dans l'ordre des choses,
celui qui fait regarder la tristesse comme une chose lointaine et enviable
car il n'y a alors que douleur,
une douleur jumelle de celle de l'Antigone au sweat jaune.
Nous, nous avions déjà repris des couleurs,
des vêtements d'été,
et nos lunettes de soleil ne cachaient plus qu'une envie de soleil, justement ;
nous sommes entrées à l'accueil,
accoudées au comptoir,
deux boules chocolat-mangue s'il-vous-plaît,
mais non, on décline des informations d'état civil,
notre interlocuteur
disparaît
revient avec un sac qui contient une boîte qui contient
une bouteille de vin, j'aurais parié à partir de la forme,
mais évidemment ce sont les cendres,
à teneur probablement plus élevée en cercueil qu'en grand-père,
et moins élevée en cendre qu'en pierre, un galet étant installé pour que les cendres
ne tombent pas d'un coup à nos pieds comme un vulgaire tas de poussière, mais
se dispersent,
peu à peu, élégiaques, dans le coucher de soleil
kitschissime qui décore l'urne,

pitié, ne me mettez pas dans un truc comme ça quand je serai morte,
c'était ça ou une colombe, réplique ma mère, tu te démerderas avec tes héritiers,
sachant qu'il n'y en a pas l'ombre d'un,
en attendant, ça pèse un âne crevé
un papi grand cru 1936.

Sur le chemin du retour,
on laisse quelques instants papi dans la voiture
pour se rendre dans un Office Dépôts
acheter des cartes pour remercier les gens d'être venus ;
on cherche une couleur et un format qui conviennent dans la gamme des Pollen qu'on aime,
ce magasin, c'est une papeterie où l'on aurait emballé toutes les joies de l'enfance
dans du plastique professionnel,
ramettes en écrasante majorité contre les carnets.
On trouve ce que l'on est venu chercher,
et une cartouche pour l'imprimante, pour imprimer toute la paperasse du décès,
et tant qu'on est là, Mum furète à la recherche d'une recharge d'agenda,
elle a de plus en plus de mal à en trouver au bon format,
une recharge pour l'année prochaine,
pour le temps qui continue.

3.

Après mon grand-père,
deux mois plus tard,
mon arrière-grand-mère.

J'étais au bureau,
dans le bureau vitré de ma boss par chance absente ce jour-là
quand Mum m'a annoncé la nouvelle.
Je n'ai rien ressenti sous le coup,
je voyais la chaise vide de mon bureau,
puis j'ai entendu l'émotion de la voix au bout du fil,
elle s'est propagée en moi et
j'ai tourné le dos à la vitre,
je me suis adossée et accroupie,
peut-être ai-je glissé le long du mur, je ne sais plus
à quel point je serais mauvaise actrice
dans un mauvais film.
Nous avons pleuré ensemble un peu,
jusqu'à dépleurer sans rien sécher,
en commençant à organiser.

Mon grand-père est mort pendant les vacances du mois d'août,
mon arrière-grand-mère pendant le week-end de la Toussaint.
Ne mourez pas les jours de transhumance, les gens,

ne mourrez pas.
Les trains étaient pleins,
nous sommes parties en voitures,
ma grand-mère, ma mère, ma tante et moi,
une famille de femme pour aller en enterrer une autre,
ma cousine en moins,
quelque part pour un week-end entre amis.
Huit heures aller,
dans une auto qui tanguait et donne mal au cœur,
surtout si vous essayez de vous distraire en regardant
Plus belle la vie
sur votre téléphone – les filles tancent leur mère,
c'est comme de lire,
on ne lit pas en voiture, on ne regarde pas sa série en voiture,
on s'ennuie,
on en a marre,
huit heures aller,
huit heures retour,
le trajet matérialise l'épreuve
- endurance.

Tout a un air ironique de déjà vu, déjà enterré.
Il faut recommencer,
nous sommes efficaces,
où, quand, comment, la maison qu'il faudra vider,
que l'on vide à la petite cuillère,
à la mesure de ce que pourra contenir le coffre de la voiture.
On s'empare d'objets que l'on ne voudrait surtout pas voir jetés,
et sans accès à nos âmes,
il serait difficile de savoir si l'on sauve ou si l'on pille,
la tombe du pharaon,
le jeu de patience avec les billes en pierres pas précieuses mais semi- peut-être,
le grand plateau à thé à la menthe sur lequel le plateau de jeu est posé,
des emporte-pièce en forme de cœur pour cerner les œufs au plat,
une peinture sur soie rapportée du Vietnam,
une édition vintage du Petit Larousse,
beaucoup
et si peu à la fois.
Pendant tout ce temps, j'ai la bibliothèque en tête,
Les Ritals de Cavanna et un roman de Philippe Labro,
ensuite je ne sais plus,
pas de grands classiques ou de belles éditions mais
je voudrais tout lire, tout emporter,
même ce que je n'ai aucune envie de lire
- peut-on absorber quelqu'un en absorbant toutes ses lectures ?
Je découvre qu'elle inscrivait toujours sur la première page l'année de lecture
et qui lui avait offert le livre, le cas échéant ;
j'en trouve un qui date d'avant ma naissance,
que lui a offert ma grand-mère *paternelle*
et je suis prise de vertige et de tendresse pour ce temps d'avant mon existence,

où mes parents n'étaient pas divorcés,
peut-être pas même mariés,
et où les deux familles s'offraient des livres pour Noël.
On ne les emportera pas cette fois-ci, mais je mets un véto,
une option,
sur la lourde bonbonnière blanche,
où ma cousine et moi prélevions des pastiches Vichy à longueur de soirée d'été,
et le tableau devant lequel il était posé, sur la cheminée,
un canevas de *La Dame à la licorne* patiemment complétée par mon
arrière,
arrière,
grand-mère
- patiemment ou impatiemment,
parce que l'écart entre la cuisse et le mollet a été complété avec le même fil
couleur peau,
peau palmée qui rend la tapisserie unique,
qui fait que, même si je ne voudrais pas l'accrocher dans mon salon,
où elle deviendrait immédiatement horriblement vieillotte,
je veux la savoir quelque part à l'abri,
et peut-être l'est-elle déjà en réalité
dans mes souvenirs.

Le jour de l'enterrement,
on est beaucoup trop sûres de nous, d'où l'on va, de comment ça s'enchaîne.
Dans la chambre mortuaire, je reste derrière le paravent,
je veux la voir
et je ne veux pas voir son cadavre,
abîmé, réparé, pomponné, dénaturé
alors j'esquisse et je zieute entre les pans du paravent,
j'aperçois le bout de son nez et une mèche de cheveux,
c'est bon c'est elle,
comme si ma mère ne l'avait pas déjà confirmé en tournant autour du cercueil
comme autour de son lit dans la maison de retraite,
bah alors, ma petite mamie,
et ça petite elle l'était devenue, elle pourtant si grande pour sa génération,
toute petite, rabougrie, maigre, un petit écurcuil à la peau de lichens ;
on parle d'elle et d'autre chose en attendant l'heure.
Le cercueil nous devance au funérarium,
en terrain nouvellement bien connu trop connu ;
elle aussi voulait être incinérée.
L'histoire se répète toujours comme tragédie puis comme comédie,
je ne peux pas m'empêcher de penser à cette citation de Marx, je crois,
réminiscence de mes cours de khâgne,
même s'il n'y a rien de drôle,
même si j'en veux à la terre entière de ce que mon arrière-grand-mère n'a le droit à rien d'unique
ni d'aussi beau que mon grand-père :
les religieux en ont eu assez d'officier pour les athées,
le maître de cérémonie est un employé du funérarium,
avec de beaux yeux en amande, le crâne rasé et un costume bleu marine de mauvaise facture,
il est adorable et je le déteste de ce mauvais goût,

mon arrière-grand-mère était chic, sachez-le, pas snob mais chic,
 (si vous ne faites pas la différence, il faudra aller en Normandie comprendre son dicton
 ayant force de loi, selon lequel
 Deauville, c'est snob,
 Honfleur, c'est triste,
 Cabourg, c'est chic).
 M. Loyal n'est pas du tout chic,
 le cousin de mon grand-père est en retard, pris dans les embouteillages,
 le maître de cérémonie, pas chic mais chic type, repousse le début de la cérémonie
 alors qu'on est les derniers de la journée, il rentrera plus tard chez lui,
 une fois, deux fois, c'est ubuesque,
 il va falloir y aller, cette fois-ci
 et cette fois-ci est la bonne, ils sont là, on peut commencer.
 La grande salle lumineuse de la dernière fois doit être trop grande pour trois péquins et un tondu
 (à 104 ans, elle les a déjà tous enterrés, son gendre compris),
 c'est une petite salle qui nous accueille,
 qui serait probablement intime si la sono ne sifflait pas en continu.
 M. Loyal est adorable mais je regrette vraiment la bénévole de mon grand-père,
 qui apportait avec sa foi, par sa seule présence, une consolation,
 tandis que lui n'apporte qu'irritation,
 pourquoi nous a-t-il demandé de choisir des musiques si c'est pour les chuintier sitôt commencées
 et passer plus longuement un air que nous n'avons pas demandé,
 c'est kitsch,
 ce costume, cet air, c'est kitsch,
 ça grésille,
 heureusement, maman fait un très beau discours, elle lit
pas trop vite, je n'ai pas lu trop vite, ça allait ?
 des mots doux et espiègles et piquants,
 qui me font sourire à travers des larmes que je ne retiens pas
 et qui, peut-être pour cela, ne sont pas morveuses comme la dernière fois.
 L'émotion est différente :
 ce n'est pas une révolte intérieure,
 l'être qui se cabre tout entier,
 une angoisse contre laquelle il faudrait lutter ;
 ce sont des larmes entre lesquelles on peut sourire
 et je ne me prive pas de le faire, de sourire à ma mère, à ma grand-mère
 qui perd sa mère même si sa mère ne l'a pas élevée,
 des larmes que la cérémonie est là pour nous aider à verser ici et maintenant,
 je comprends maintenant,
 tant pis pour le kitsch, ça fait le job,
 ça fait verser des larmes entre lesquelles on peut sourire,
 pour qu'elles ne se bloquent pas quelque part dans le corps,
 et ma grand-mère dit avoir beaucoup aimé l'aria dans la voiture au retour,
 alors je suis contente,
 c'est l'essentiel si ça a aidé ma grand-mère, qui vient de perdre mari et mère en quelques mois,
 ça me réconcilie avec M. Loyal,
 avec la vie, c'est la vie, rien n'est jamais parfait,
 et à la sortie, plantés debout alors que le cercueil est parti rôtir sans nous,
 on se remémore ses bons mots pas piqués des hannetons et ses coups de tête de pioche,
 et je suis heureuse de ça,

heureuse que le cousin de mon grand-père soit venu, même en retard,
parce que ça implique qu'il y a avec lui sa femme, la troisième ou quatrième, je ne sais plus,
bien plus jeune que lui et originaire du Bénin,
c'est un catastrophique cliché patriarcal, ce mariage,
mais il émane une telle gentillesse, un tel amour de cette femme
que la voir, l'entendre suffit à se sentir mieux,
je suis heureuse qu'elle soit là,
avec ses boucles d'oreilles archi-stylées, c'est elle qui les a faites,
en montant des pendentifs sur des boucles – elle a de l'idée,
elle a du chic.

La maison de retraite a prévenu ma grand-mère du décès le jour, la nuit même,
à 1h30 du matin.

Est-ce qu'on réveille une dame de plus de 80 ans à 1h30 du matin pour lui annoncer que sa mère est morte ?

Cela ne peut pas attendre le lendemain ?

ma mère s'insurge.

Une dame de plus de 80 ans,
c'est ma grand-mère.

Je ne m'étais pas aperçue qu'elle avait cumulé tant d'années,
j'avais oublié qu'elle était encore une petite fille, qui pouvait encore perdre sa maman.

1H30 du matin, néanmoins, c'était acté :

mon arrière-grand-mère était morte le jour de son anniversaire, de ses 104 ans.

Avec ma mère, on l'a imaginée faire la nique au temps,

et tenir jusque-là par bravade, pour le chiffre rond,

puis lâcher l'affaire juste après, parce que c'est bon, ça va bien maintenant.

Sur l'acte de décès, il est indiqué qu'elle est morte à 23h45,

à 103 ans.

J'ai trouvé ça mesquin, de lui retirer un an pour un quart d'heure.

Tout comme mon employeur ne m'a pas octroyé de congé décès, parce que ça concerne
les parents et les grands-parents,

pas les *arrière*-grands-parents ;

qui a encore des arrière-grands-parents lorsqu'il commence à travailler, hein,

me voilà régularisée.

Si je n'avais pas précisé *arrière*-grand-mère pour retrouver de l'aplomb,

c'était mon arrière-grand-mère, elle avait 104 ans, rendez-vous compte,

104 ans, c'est plus que normal, c'est une belle vie,

si j'avais juste dit, ma grand-mère est morte, un de mes ascendants est décédé,

je n'aurais pas eu à poser deux jours de congé.

Mais qu'est-ce que je suis là à pinailler pour deux jours,

alors que l'important c'était d'être là,

l'important c'est de lui restituer son quart d'heure volé,

être là à l'enterrement de son arrière-grand-mère de 104 ans

et dire définitivement adieu à son enfance,

parce que c'était aussi cela qu'elle symbolisait,

mon enfance et ses étés dorés en Provence.

J'ai 31 ans et toujours des peluches,

c'est fini depuis longtemps, l'enfance

mais je ne suis pas sûre que j'étais prête,

je ne suis pas sûre qu'on l'est jamais,

même si j'avais commencé à en faire mon deuil
il y a un ou deux ans quand la maison de retraite avait appelé parce qu'elle faisait
un syndrome de glissement
- un syndrome de glissement, quand on n'est pas un terrain,
ça veut dire qu'on est en train de se laisser mourir.
On avait accouru précipitamment à son chevet,
pour être là, pour la voir une dernière fois, pensait-on,
penses-tu ! non,
égoïstement aussi, pour se dire que ce n'était pas fini,
et ça l'avait requinquée,
elle était repartie pour un tour,
et j'avais commencé à faire mon deuil d'une vivante.

104 ans, on ne pouvait pas lui en demander plus,
on savait que ça allait arriver, c'était une question de mois, de semaines ou d'années,
mais elle avait si bien tenu la mort en échec toutes ces années
qu'elle était devenue immortelle.
Elle avait trop vécu pour mourir vraiment.

Morte, elle s'est paradoxalement mise à rajeunir :
on a pu remonter de vingt années
et retrouver la fringante octogénaire
qui allait à la mer tous les matins d'avril à octobre,
jouait au Majong sur son ordinateur
(avec une webcam réclamée par ses soins pour causer via msn),
s'arsouillait gaiement au restaurant
et finissait par avoir un peu mal au dos
parce qu'elle avait désherbé le jardin - dont vous préférerez ignorer la superficie.
C'est cette femme-là dont on s'est rappelé en sortant de la cérémonie,
et qui a bien vite effacé les quelques larmes par lesquelles on pleurait sur nous-mêmes,
sur nos années passées,
on a énuméré ses faits d'armes, de tête de pioche,
et on a oublié l'écureuil-brindille qu'on avait déposé sur un lit
dans une maison de retraite
que l'on visitait deux fois par an
pour oublier qu'on l'oubliait là.
Notre grand-mère est morte, vive notre grand-mère !

Noël 2019, épilogue

Palpatine et moi arrivons dans l'après-midi chez ma grand-mère
où il n'y a pas grand-monde,
juste elle et ma mère, qui préparent le dîner.
Elles se sont lancées dans un koulibiac maison,
œuf dur

riz
épinards
saumon
à peu près dans cet ordre-là, de haut en bas,
dans une pâte feuilletée, maison elle aussi,
le tout en forme de poisson.
Ma mère dessine les écailles au couteau,
façonne des petites boules avec la pâte restante pour les yeux,
je suggère une bouche en rond,
le boudin est façonné et déposé.

J'aime les heures qui précèdent, les odeurs, les lumières de fête.
Ma grand-mère a installé la crèche sur le buffet,
c'était mon grand-père qui s'en occupait d'habitude,
et cela me fait plaisir de voir qu'elle a installé
les santons achetés année après année au marché d'Aubagne,
je ne les ai pas tous sortis, soupire-t-elle, *il y a en presque une centaine*,
les maisons en bois construites par mon grand-mère,
avec les fenêtres évidées pour laisser passer la lumière d'une ampoule installée derrière,
on ne rigole pas avec la crèche provençale,
tout y est,
le petit chat en plastique récupéré d'un jeu de ma cousine,
l'Ange qu'elle avait peint en noir et orange
que je ne troquerais aujourd'hui pour rien au monde contre celui que je m'étais naïvement
appliquée à faire
bleu, blanc, blond,
filaments argentés,
tout y est
et même la rivière dessinée avec un bout d'aluminium,
Charon peut traverser.

Ma tante, son mari, ma cousine arrivent,
tout y est,
la crèche, les cadeaux, le sapin, la tête de Moine,
la sainte-trinité foie gras, huitres, saumon fumé,
tout y est
sauf mon grand-père pour être candidat à s'ouvrir les mains en ouvrant les huîtres
et râler contre la moindre innovation dans le menu
(on se souvient encore de l'année où l'on a fait le saumon gravelax plutôt que fumé)
et reposer sa serviette sur ses genoux après l'avoir utilisée à deux mains,
comme on se frictionne le dos en sortant de la douche ou comme on scie du bois.
Il ne me manque pas spécialement,
il n'y a pas de vide ou d'absence avec une majuscule,
c'est juste étrange qu'il ne soit pas là,
qu'on soit si peu serré autour de la table
et néanmoins plus proches les uns des autres, je crois.
Nos mères divorcées, mon arrière-grand-mère affaiblie et les pièces rapportées m'ont habituée
à ce que le table du réveillon soit à géométrie variable ;
je n'avais juste encore jamais pensé qu'elle serait un jour
à géométrie réduite,

que je penserais à ma grand-mère comme à ma *petite* mamie,
alors même qu'elle n'a jamais été grande,
plus petite que sa propre mère
- l'épithète homérique a surgi de la disparition de son mari.
Sans que je le soupçonne, sa présence discrète faisait rempart,
je ne savais juste pas encore contre quoi.

À deux heures et demie du matin, alors que j'attends à l'étage que la salle de bain se libère,
j'observe la vitrine où se trouve la collection d'œufs de mon grand-père,
et au milieu des œufs en pierres,
en minéraux,
en émail,
des œufs ouvragés
et des imitations Fabergé,
je surprends la présence d'une boîte à œuf en plastique,
peuplée d'œufs en plastique sur lesquels sont dessinés des expressions schématiques,
un jouet d'enfant,
et dans la vitrine d'à côté,
à côté d'un œuf en patchwork où je reconnais l'adresse de ma mère,
un œuf en polystyrène roulé dans les perles ou les paillettes,
maladroitement,
le polystyrène encore visible,
un ruban au milieu collé un peu décollé, avec des cabochons en forme de lune,
mesdames et messieurs, une de mes productions de travaux manuels
(c'est comme ça qu'on disait quand on ne parlait pas par acronymes anglais, DIY toi-même).
Je les vois soudain,
ces œufs d'enfant,
je vois quelque chose qui m'avait échappé
sous les énervements aléatoires,
les *va secouer la poussière plus loin* quand je me mettais à danser sur le tapis à côté de lui,
l'ours grognon,
là où j'aurais souvent postulé une aimable indifférence,
je vois la bienveillance et même plus, l'amour, c'est comme ça qu'on dit je crois,
quand un père élève sa petite fille tandis que sa femme va travailler,
quand un père toujours fait plier bagage à sa femme dans l'heure pour rappliquer auprès de sa fille
qui vient d'accoucher (les prématurés, ça vous fout des vacances en l'air),
quand un grand-père conserve
précieusement toutes ces années
un item moche dans sa collection soignée.
C'est étrange et c'est dommage, de découvrir cela en n'ayant rien partagé ou presque,
alors que j'ai plein de souvenirs d'instant complices avec ma grand-mère,
à touiller la pâte à crêpes dans un bol en pastique rouge, juchée sur un rehausseur,
à courrir en rond dans la maison avec un parapluie de coupe de glace tenu au-dessus de la tête,
il pleut, il pleut, il pleut,
elle en riait encore des années après, ça faisait sautiller ses bijoux en or,
et sa fierté, c'est elle qui m'a mise à la danse,
tous les mercredis, elle n'en finissait pas de m'y emmener, et mon cousin au judo et ma cousine à la
flûte, ce qu'on a pu être gâtés, nous ses *trésors*.
Avec mon grand-père, il n'y a jamais eu beaucoup d'échange,
ni avec moi ni avec ses filles,

c'était une *figure paternelle*,
qui forçait le petit copain de ma mère (mon père) à manger de la salade,
gardait les pieds sous la table en attendant que les femmes et les enfants débarrassent,
une figure paternelle au bout de la table,
il était là.

Il serait encore là qu'il ne serait que cela : là,
et je serais encore sans curiosité pour un passé qu'il pouvait encore rendre présent.
Paradoxalement, sa disparition
et celle de mon arrière-grand-mère
n'ouvrent pas le champ des regrets, des
j'aurais dû lui demander de raconter, ses voyages, sa vie, son époque,
(il avait pourtant de quoi raconter et montrer,
je me souviens de ses photos de Tokyo lorsque je suis moi-même revenue du Japon);
c'est au contraire comme si leurs portraits rabattus au jeu de *Qui est-ce ?*
me laissaient soudain
et l'espace
et l'envie
d'apercevoir et de me faufiler derrière, en amont,
comme si le cercle familial soudain clairsemé, de facto réduit,
offrait un espace par où l'agrandir, par où faire entrer dans la danse ceux qui nous ont précédé
- l'arbre généalogique transformé en une couronne végétale.
Les recherches de mon grand-père, qui m'avaient toujours laissée indifférente,
m'interpellent désormais : qu'est-ce que cela signifie,
de faire l'arbre généalogique de sa femme plutôt que le sien propre ?
Est-ce que sa collection d'œufs participait d'une même quête de l'origine ?
L'arbre généalogique transformé en couronne végétale,
c'est ça que je cherche,
non pas tant remonter que ramifier,
comprendre ce qui nous lie les uns aux autres et renforcer ces liens,
les raccommoier s'il le faut.
Je voudrais que la parole circule comme le lierre,
qu'on n'attende pas un décès pour qu'elle grandisse
ou au contraire qu'elle laisse apparaître la pierre,
là où ça achoppe et où vient cogner
la tristesse de ne pas s'être senti aimé pareil, autant, comme pour la sœur, le frère, la cousine,
la tristesse en mode mineur
alors qu'il y a tant d'affection réelle,
pas toujours bien exprimée (je suis la première, sur ce terrain-là,
à ne pas savoir comment formuler les choses).
De prendre conscience ainsi,
par la parole des autres (libérée ?)
de préférences supposées, de relations qu'on croit innées lorsqu'elle sont héritées,
de tous un tas de liens discrets, souterrains, inconnus,
tensions et tendresses,
ça me file des envies de botanique,
venez que je vous arrose, vous expose et vous bouture tout ça.
(Une succulente grandit depuis quelques mois sur la table de ma cuisine,
ma première plante non comestible - *succulente*.)